



Perspectives chinoises

2008/1 | 2008
Sport et Politique

Le sport en Chine au début du XXe siècle

La difficile introduction d'une pratique corporelle nouvelle

Aurélien Boucher



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/3753>
ISSN : 1996-4609

Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 6 janvier 2008
Pagination : 50-55
ISSN : 1021-9013

Référence électronique

Aurélien Boucher, « Le sport en Chine au début du XXe siècle », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2008/1 | 2008, mis en ligne le 01 mars 2011, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/3753>

Le sport en Chine au début du XX^e siècle

La difficile introduction d'une pratique corporelle nouvelle

AURÉLIEN BOUCHER

Le terme *tiyu* évoque presque indifféremment des pratiques chinoises « traditionnelles » et les « sports ». Si ce regroupement d'exercices corporels peut paraître surprenant, il n'est en revanche pas étranger au contexte dans lequel les sports ont été introduits en Chine.

Du 23 juin au 15 juillet 2007, la Chine célébrait pour la dernière fois avant l'ouverture des Jeux de Pékin la « culture olympique ». À l'occasion du 5^e festival culturel olympique, plus de 110 pratiques corporelles étaient présentées au grand public sous forme de démonstrations ou d'animations à travers des cérémonies et des ateliers dits « sport pour tous ». Les activités chinoises comme les arts martiaux, le saut à la corde, le *jianzi*⁽¹⁾, ou encore la danse de bambou occupaient une place prépondérante. Paradoxalement, les organisateurs du mouvement sportif chinois avaient donc décidé de présenter des activités non olympiques afin de promouvoir les « valeurs » du désintéressement, de la compétition et de la fraternité incarnées par les Jeux. En Chine contemporaine, les pratiques dites « traditionnelles » semblent être désormais complètement assimilées à la culture sportive. Cet amalgame peut paraître anodin, tant sont aujourd'hui diverses les pratiques corporelles assimilées aux sports. Il passe d'autant plus inaperçu qu'un certain nombre de disciplines asiatiques comme le judo ou le karaté sont également devenues des sports au cours du siècle dernier. Cela a eu pour résultat l'introduction de règles nouvelles pour encadrer l'exercice ainsi que l'organisation de compétitions. Cette confusion entre sports et disciplines « traditionnelles » est emblématique de la façon dont le champ des pratiques corporelles s'est historiquement structuré en Chine.

Partant de ce constat, nous allons revenir sur le processus historique de l'introduction du sport à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles.

Contrairement à l'idée que semblent défendre aujourd'hui les responsables des jeux Olympiques de Pékin⁽²⁾, les sports et les pratiques corporelles chinoises ne se structurèrent pas, à l'origine, sur les mêmes logiques culturelles. Lit-

éralement « importés » par une poignée d'individus marqués par les modèles éducatifs britanniques de la période victorienne ou encore par l'esprit d'entreprise nord-américain, les sports rencontrèrent en Chine lors de leur introduction au début du XX^e siècle bien des oppositions. Le contraste était alors fort avec la situation qui prévalait à peu près à la même période en Europe où les sports et la compétition, auparavant réservés à un petit nombre, connaissaient un engouement populaire massif et se développaient rapidement. Alors que l'Union des sociétés françaises de sport athlétique (USFSA), l'un des principaux organismes sportifs français de la fin du XIX^e siècle, regroupait en 1903 plus de 350 clubs sportifs, en 1913 170 000 adhérents⁽³⁾ et organisait un championnat de France de football dès 1896, aucune compétition nationale n'eut lieu en Chine avant 1910⁽⁴⁾.

Les archives permettent de découvrir des témoignages vivants et très représentatifs des mentalités chinoises de l'époque et des réticences rencontrées. Ainsi, en 1914, dans un ouvrage intitulé *L'Amérique à travers le regard d'un diplomate oriental*, Wu Tingfang, qui fut ambassadeur et mi-

1. Le *jianzi* est une pratique qui consiste à jongler avec un volant qui ressemble beaucoup à ceux utilisés pour le badminton. L'origine de cette pratique remonterait au Ve siècle avant JC.
2. He Zenliang, l'un des représentants de la Chine au Comité international olympique écrit dans un article intitulé *5 000 ans de sports en Chine : art et tradition* : « Depuis ses origines dans l'embouchure du Fleuve Jaune, la civilisation chinoise a honoré les sports (...). Ces 5 000 dernières années, le peuple chinois a inventé une variété de sports et de jeux ; certains ont été oubliés, d'autres sont encore très peu connus ». Zhenliang He, *Olympic Review*, juin-juillet 1999, vol. XXVI, n° 27.
3. Voir, Jean-Michel Delaplace, *L'Histoire du sport, l'histoire des sportifs*, Paris, L'Harmattan, 1999.
4. En 1910 sont organisés les premiers jeux nationaux sous la direction de la YMCA. Les compétiteurs qui sont pour la plupart des universitaires, s'opposent dans des épreuves de basket-ball, football, athlétisme et tennis.

nistre sous la dynastie Qing (1644-1911) puis sous la jeune République chinoise, pouvait-il écrire :

Peut-être n'existe-t-il rien que font les Chinois qui ne diffère plus de leurs amis Occidentaux que le sport. Les chinois ne comprendront jamais pourquoi on s'y rassemble par milliers juste pour voir un jeu. Nous ne sommes pas assez modernisés pour prendre et dépenser une demi-journée de notre temps à regarder les autres jouer... Je doute fort que le sport puisse un jour être réellement populaire aux yeux de mon peuple. Il est trop violent, et d'un point de vue oriental, manque de dignité⁽⁵⁾.

L'introduction des sports en Chine : les difficultés des débuts

À la fin du XIX^e siècle, des étudiants chinois revenus des États-Unis ou de Grande-Bretagne avaient rapporté du matériel de sport en Chine⁽⁶⁾, contribuant ainsi à faire connaître dans des cercles encore très restreints, un certain nombre de jeux. Cependant, en dépit de ces quelques initiatives isolées, la diffusion et l'organisation des sports allaient rester, jusqu'aux années 1920, contrôlée par des Occidentaux et notamment par les membres de la Young Men's Christian Association, la YMCA). En effet, depuis la fin du XIX^e siècle⁽⁷⁾, cette organisation avait créé en Chine des programmes sportifs à destination des écoles et entrepris l'organisation d'un certain nombre de compétitions nationales et internationales. De fait, elle avait alors instauré un quasi-monopole sur les sports.

On peut dire que, jusqu'en 1924, date à laquelle les Chinois organisèrent leurs jeux nationaux à Wuchang contre l'avis des membres de la YMCA, l'ensemble des compétitions sportives (rencontres interuniversitaires, jeux nationaux⁽⁸⁾ ou encore jeux d'Extrême-Orient⁽⁹⁾) était organisée par les étrangers et notamment par les Américains.

En réalité, les structures instituées par la YMCA précédèrent et guidèrent partout les premières organisations nationales chinoises. Ainsi, la YMCA mit sur pied dès 1910 une fédération d'athlétisme structurée par région, qui servit ultérieurement (en 1919) de modèle à l'Union amateur athlétique chinoise (UAAC). La domination américaine en matière d'organisation des compétitions sportives continua ensuite à s'exercer fréquemment à travers un contrôle sur les institutions sportives chinoises pourtant supposées indépendantes. L'exemple de l'UAAC fut à cet égard révélateur. Sur



From the Philippines Herald
The spirit of the Far Eastern championships, 1913

neuf membres, son premier comité d'organisation comptait encore, six étrangers, dont deux membres du personnel de la YMCA. L'organisation des jeux d'Extrême-Orient qui se déroulèrent à partir de 1913 en Chine, aux Philippines et au Japon fut aussi à mettre indirectement au compte de la YMCA à travers son contrôle sur la Fédération athlétique d'Extrême-Orient, organisme officiellement chargé de la mise en œuvre du projet⁽¹⁰⁾. Ces étrangers à la tête des or-

5. Wu Tingfang, *America through the spectacles of an oriental diplomat*, New York, F. A. Stokes, 1914, repris de D. Morris, *Marrow of the Nation, a history of sport and physical culture in republican China*, Los Angeles, University of California Press, 2004, p.1.
6. On évoque des ballons de football, des sets de tennis de table, du matériel de base-ball etc. Voir Fan Hongtan Hua, "Sport in China : conflict between tradition and modernity, 1840's to 1930's", *The international journal of history of sport*, vol. 19, no. 2 et 3, juillet 2002, p. 190.
7. Parmi les figures marquantes de la YMCA, notons l'arrivée en Chine de Willard Lyon en 1895, celles de R. Gailey et de Fletcher Brockman en 1898, et enfin celle de J. Exner en 1908. Ces individus vont importer différents sports et notamment le basket-ball.
8. Les jeux nationaux regroupent à partir de 1910 l'ensemble des athlètes des clubs sportifs souvent affiliés à la YMCA dans des sports tels que le basket-ball, le football, le tennis et l'athlétisme. Le choix des épreuves et des différentes catégories de compétition (au départ en fonction de l'âge scolaire) évolue édition après édition, notamment à partir de 1924 où le *wushu* fait progressivement son entrée.
9. Les jeux d'Extrême-Orient se déroulèrent à intervalle régulier de deux ans entre 1913 et 1925 dans l'un des trois pays participants. Ils permirent l'affrontement des équipes nationales de la Chine, du Japon et des Philippines en tennis, natation, base-ball, athlétisme, football, basket-ball et volley-ball.
10. On soulignera là le rôle de E. S. Brown directeur de la YMCA de Manille et de ses collaborateurs, F. L. Crone, et W. Tutherly, à l'origine de la Fédération athlétique d'Extrême-Orient chargée d'organiser ces jeux.

ganismes reconnus officiellement par le Comité international olympique (CIO) confisquèrent donc en quelque sorte le monopole des manières de pratiquer les sports et de penser la compétition. S'ils intégrèrent progressivement quelques indigènes dans leurs fédérations, force est de constater que ces derniers furent triés sur le volet. Seuls des Chinois convertis au christianisme et acculturés par leurs études supérieures aux États-Unis prirent part à l'élaboration et à la réalisation des rencontres sportives et participèrent donc, en filigrane, à « l'œuvre civilisatrice » ou « évangélisatrice » de la YMCA. Ce fut par exemple le cas du docteur Wang Zhengting, diplomate chinois présent au traité de Versailles en 1919, formé à l'université de Yale, et premier membre chinois, en 1922, du Comité international olympique.

À travers les sports, la YMCA chercha à imposer des modes d'exercice du corps incarnant un ensemble de valeurs considérées comme chrétiennes, universelles et caractéristiques du « monde civilisé » comme l'amour du prochain ou le *fair-play*. En même temps, la promotion de pratiques valorisées dans certains milieux chinois parce qu'associées à la force et à la modernité facilitait un fort prosélytisme⁽¹¹⁾. Cela est manifeste quand on relit les discours d'éminents responsables de la YMCA:

Il y a beaucoup de chose que devront accomplir ces premiers jeux nationaux [ceux de 1910]. Dans un premier temps, ils attireront l'attention de la nation tout entière sur l'exercice physique et stimuleront un intérêt dans tout le pays. [...] Ils devront aussi contribuer à combattre les préjugés contre le christianisme et, au contraire, générer du respect à son endroit, particulièrement dans l'esprit des jeunes gens. Pour ceux-ci, le christianisme deviendra ainsi associé à un élément mâle et viril⁽¹²⁾.

Cette volonté d'évangéliser la Chine⁽¹³⁾ et de la « moderniser » à travers l'apprentissage de techniques sportives pensées comme supérieures, va produire des réactions contrastées en Chine. Les Occidentaux et en particulier les membres du réseau YMCA font état de difficultés dans leurs écrits :

Le plus dur à enseigner n'est pas la technique, mais plutôt la nécessité de l'esprit d'équipe et la solidarité, aussi bien dans la victoire que dans la défaite. L'efficacité de l'équipe plutôt que la prouesse individuelle est une norme qui doit être inculquée. Il n'était pas rare les premiers jours que l'équipe perdante et ses

compagnons de classe dussent récupérer des blessures infligées à la suite du lynchage de l'équipe victorieuse et de ses supporters⁽¹⁴⁾.

Les difficultés du développement du sport et de ses valeurs trouvèrent aussi leurs origines dans le fait que renaissent en concurrence en Chine divers types d'éducation du corps. Ainsi, les pratiques militaires japonaises et le *Drill* allemand introduits par l'intermédiaire des académies militaires de Tianjin (1881 à l'Académie navale) et Nankin (1875), ou par les étudiants formés au Japon, représentaient le support privilégié de l'éducation corporelle dans les universités au début du XX^e siècle⁽¹⁵⁾. Des clubs privés de gymnastique d'inspiration militaire furent même montés dès 1903 (*Aiguo ticaohui* dans l'*Anhui*) tandis que des rencontres universitaires régionales de marche, de course, de gymnastique furent organisées à Tianjin en 1898 et 1902, dans le Shandong en 1903 et à Nankin en 1907. Tous ces événements puisèrent leur inspiration au Japon et en Allemagne, loin de l'esprit et des valeurs du « sport » anglo-saxon. Il fallut en réalité attendre 1910 pour trouver une compétition proprement sportive de taille significative, c'est-à-dire regroupant plus d'une centaine d'étudiants⁽¹⁶⁾. Et ce n'est qu'à partir de 1915, grâce à une collaboration entre la YMCA et cinq universités normales chinoises, que les sports furent reconnus comme pouvant constituer le support de l'éducation militaire.

Ainsi le développement du sport sur l'ensemble du territoire chinois au début du XX^e siècle ne s'opéra pas sans rencon-

11. Le discours de Fletcher Brockman, secrétaire de la YMCA en Chine adressé au mouvement des étudiants volontaires à l'étranger en dit long : « Pourquoi devrions-nous aller en Chine ?... Une raison est que chaque mois des millions de personnes meurent sans Dieu. Pouvez-vous vous imaginer ce que représente mourir sans Dieu ? Pouvez-vous l'imaginer ?...Une autre raison est que 300 millions de Chinois vivent sans Dieu. Mes frères et mes sœurs pouvez-vous vous imaginer ce qu'est vivre sans Dieu ? Avez-vous déjà pensé à cela, de n'avoir ni espoir dans le futur ni espoir dans le présent ? », cité dans Dong-jhy Hwang, *Sport, Imperialism and Postcolonialism*, University of Stirling, 2002, p. 70.

12. Discours d'Exner, *ibid.*, p.74.

13. Dans le premier cursus des écoles de la YMCA de Shanghai destinées à former les professeurs de sport pour les écoles, il n'est ainsi pas anodin de trouver la lecture de la Bible comme l'un des éléments de programme.

14. E. Barnett, *My life in China 1910-1936*, East Lansing (MI), Asian Studies Center, Michigan State University, in S. Brownell, *Training the body for China, Sports in the Moral order of People's Republic*, Chicago, Chicago Press, 1995, p. 289.

15. Les gymnastiques militaires sont reconnues à partir de 1903 comme support possible de l'éducation physique à travers le décret *xue wu gang yao* (principe d'apprentissage des techniques militaires). Leur légitimité à fonder les pratiques d'exercices corporels dans des établissements éducatifs est confirmée en 1904 et 1906 par les décrets *Zhou ding zhongxue tang zhang cheng* et *zhou ding youji shifan xue tang zhang cheng* (décrets relatifs aux programmes des collèges et des écoles normales).

16. Voir, M. Tian, « Qing mo tiyu de fazhan » (Le développement des sports à la fin des Qing), *Nanjing tiyu xueyuan xuebao*, vol. 18, n° 2, avril 2004.

trer de résistance. Si progressivement les compétitions furent plus nombreuses et attirèrent un plus large public, les sports peinèrent néanmoins à devenir un mode « normal » d'éducation physique pour l'ensemble de la population.

Redécouverte et invention du « sport ancien » et du « sport traditionnel »

Face à ces difficultés et à ces luttes d'influence entre pratiques corporelles qui se cristallisaient dans les journaux dédiés à l'éducation physique, les promoteurs du sport tentèrent notamment de répandre l'idée selon laquelle celui-ci, loin d'avoir été importé, avait au contraire été inventé en Chine. Ils cherchaient ainsi à profiter du contexte nationaliste des années 1920 pour lui faire acquérir une vraie légitimité en tant que mode d'exercice des corps.

Les deux termes qui révèlent le mieux la construction délibérée ou l'invention d'une filiation entre pratiques chinoises et sports apparurent en Chine à partir des années 1910 et sont encore utilisés aujourd'hui pour classer les différentes formes de pratiques corporelles. Il s'agit des termes de *gudai tiyu*, le sport ancien et de celui de *guocao tiyu*, le sport « traditionnel ». Ces termes s'opposent au « sport moderne », *xin tiyu*, pour désigner un ensemble de pratiques qui ne sont pas le résultat de la même construction sociale et historique, mais qui en viennent néanmoins à être aussi intégrés dans la catégorie de « sports ». Il y a naturellement quelque chose de très artificiel dans l'élargissement de cette catégorie de « sport » qui, en incluant des pratiques anciennes et traditionnelles, finit par être vidée de son esprit originel. Cela est manifeste quand nous relisons la définition du sport donnée par N. Elias et quand nous réfléchissons à partir d'elle à la nature de certaines pratiques traditionnelles. Pour Elias :

Tout sport - quoi qu'il soit d'autre par ailleurs - est une activité de groupe organisée qui repose sur une compétition entre au moins deux parties. Il requiert un effort physique et on s'y affronte en respectant des règles connues, qui si elles autorisent la force physique, limitent la violence ⁽¹⁷⁾.

Une telle définition souligne à quel point l'intégration des pratiques traditionnelles chinoises dans la catégorie de sports est un geste forcé. Nous pouvons prendre l'exemple de l'ancien *cuju* qui, au premier abord, ressemble à une forme de football puisqu'il consiste à envoyer une balle dans un but. Cependant, cette activité ne fixe pas à l'avance, par des règles, le nombre

de participants. Nous sommes alors loin des critères de N. Elias. Ce point est corroboré par les travaux d'auteurs chinois contemporains qui se sont intéressés au *cuju*. Ils ont en effet confirmé d'une part que cette pratique ne possédait pas de règles préalablement fixées et, d'autre part, qu'elle ne se structurait pas autour de compétitions, mais que l'on s'y adonnait plutôt à l'occasion de fêtes ⁽¹⁸⁾. De même, la pratique des arts martiaux, telle qu'elle existait en Chine à la fin du XIX^e siècle et qui consistait en la transmission d'un savoir-faire militaire entre un maître et un élève sans aucune forme de mise en compétition, ne saurait répondre à la définition socio-historique du sport, tel qu'il est apparu en Angleterre dans le contexte du « *civilizing process* ». En fait, l'analyse approfondie des différentes pratiques dites « anciennes » ou « traditionnelles » montre qu'il n'existe pas d'éléments historiques solides qui permettraient de les rattacher au « sport ».

En revanche, une enquête historique sur les conditions dans lesquelles apparurent la classification « sport moderne » / « sport ancien » et la « redécouverte » ou l'invention des origines chinoises du sport, permet de comprendre le contexte idéologique sous-jacent. Nous avons évoqué les résistances rencontrées au début du XX^e siècle par les promoteurs du sport et le fait que, pour beaucoup de Chinois, une telle pratique était considérée comme bien peu civilisée, voire barbare. Pour l'orthodoxie d'État, elle s'apparentait de surcroît à une forme d'impérialisme culturel se rajoutant à d'autres formes, économiques ou militaires, de domination. La redécouverte des « origines chinoises du sport » était donc un moyen de se l'approprier plus facilement tout en ménageant une certaine fierté nationale ⁽¹⁹⁾. Redécouvrir une pratique oubliée

17. N. Elias et E. Dunning, *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 2001, p. 212.

18. Hai Ren, *Soccer in Ancient China*, North American Society For Sport History, Proceedings and Newsletter, 1987, p. 1.

19. Pour illustrer le type de démarche qui guidait cette « redécouverte », nous pouvons prendre l'exemple de Hao Gensheng qui tenta de montrer l'antériorité d'un jeu chinois, le *Chuiwan*, sur le golf : « D'après les données historiques dont nous disposons, l'histoire du *Chuiwan* remonte à l'an 943, alors que les premières traces de l'apparition du golf datent, elles, de 1457. Nous avons là plus de cinq siècles de différence. Considérant que nous sommes face à deux types de jeux très similaires, on peut légitimement se demander lequel des deux est à l'origine de l'autre. La chronologie nous renseigne à la fois sur leurs origines et sur leur développement. En Hollande, la peinture sur céramique de motifs liés au golf a précédé de près de cinquante ans la première mention historique de ce sport en Grande-Bretagne. Ceci permit au Grand dictionnaire japonais des sports d'affirmer l'origine hollandaise du golf. Cette approche est valide. Et lors de nos recherches, nous avons découvert que notre *Chuiwan* était bien antérieur à l'apparition du golf en Grande-Bretagne ou en Hollande... » Hao Gensheng, *Physical Education in China*, Commercial Press, 1926, p. 28. Hao Gensheng se contente donc d'opérer de simples comparaisons des dates d'apparitions de ces pratiques, sans prendre en compte le moindre contexte socio-historique. Il tente en fait, si l'on se réfère à Elias, « d'attribuer une longue et respectable ascendance » à la pratique du golf, sans même analyser « pourquoi des règles et des conventions particulières se sont mises en place » ou pourquoi le jeu « a pris cette forme particulière ». N. Elias et E. Dunning, *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 2001, p. 208.



Une partie de *cuju*

ne présentait en effet pas les mêmes difficultés qu'embrasser les exercices corporels des Occidentaux. De surcroît, le fait même de « redécouvrir » permettait d'imputer la faiblesse des corps et par là celle du pays⁽²⁰⁾ à des processus « d'oubli » ou « d'abandon ». La culture chinoise elle-même n'avait pas à être intrinsèquement mise en cause et, bien au contraire, elle devenait alors porteuse des germes d'une régénération. Réciproquement, la supériorité occidentale ou japonaise n'était plus que conjoncturelle et par là même plus fragile.

La redécouverte des origines chinoises du sport se traduit donc par une invitation au sursaut national, à la modernisation, à l'impératif d'adaptation dans un contexte où le darwinisme social façonnait les esprits. En même temps, elle évi-

taut de brusquer une population qui, hors des élites occidentalisées⁽²¹⁾ des ports ouverts, restait assez profondément

20. « Les gens de notre nation sont las et sans esprit, nos corps émaciés par les maladies. Nous marchons péniblement vers notre mort, et si nous nous ennuyons à trouver pourquoi, nous voyons qu'il n'existe plus rien d'autre que le mal qui vient de notre abandon du sport... Hélas ! Ces corps sont déficients, faibles, épuisés. Qu'est-ce qu'il pourrait arriver dans le monde s'ils étaient livrés à la compétition implacable des hommes dans un contexte évolutionniste de nations fortes et de physiques forts. » Xu Yibing, *jinggao jiaoyujie, tiyujie*, 20 avril 1909, in A. D. Morris, *Marrow of the Nation, a History of Sport and Physical Culture in Republican China*, Los Angeles, University of California Press, 2004, p. 2.

21. « Plus ou moins convertis au genre de vie des Occidentaux, résidant dans les ports ouverts où règne une prospérité artificielle qu'y entretient la présence étrangère, de nombreux intellectuels chinois et avec eux, la jeunesse des écoles en viendront à penser que le salut de la Chine est dans le rejet total de toutes ses traditions et de l'imitation systématique de l'Occident. » J. Gernet, *Le monde chinois, l'époque contemporaine*, Paris, Agora, 2006, p. 66.

conservatrice et peu encline à remettre en cause sa « tradition »⁽²²⁾. Ce conservatisme n'était cependant en rien inconciliable avec une réévaluation de l'histoire visant à identifier les « influences barbares » susceptibles d'avoir mené à cet oubli des corps et au déclin de la civilisation. C'était précisément à une telle réévaluation, à un retour aux valeurs portées par l'antiquité chinoise qu'invitaient les travaux sur l'histoire du sport qui virent le jour à la fin du XIX^e siècle, notamment ceux de Wang Geng, Hao Gensheng ou encore Guo Xifen. Wang Geng évoqua ainsi le rôle du sport dans les termes suivants : « Le sport dans la société permet d'éprouver les qualités portées par notre peuple depuis l'Antiquité... La bienveillance, la droiture, la loyauté, l'honnêteté, et la persévérance s'épanouiront d'autant plus avec sa diffusion⁽²³⁾ ». Quant aux travaux de Guo Xifeng, ceux-ci aboutirent à la conclusion que : « Les jeux des Occidentaux n'ont fait qu'accentuer les règles des jeux chinois, mais ils n'ont pas repris cette sorte de grâce et d'élégance si caractéristique de la Chine⁽²⁴⁾ ».

Les entreprises de Hao Gensheng (voir note 19), Wang Geng et Guo Xifeng⁽²⁵⁾ visèrent donc à déconstruire de façon très grossière l'origine occidentale des sports pour établir une antériorité chinoise. Avec cette sinisation forcée des

origines des sports, s'adonner à ces derniers ne revenait plus à céder à la « barbarie », mais à célébrer une histoire nationale. Le sport flattait ainsi le même sentiment que les gymnastiques militaires.

Ce retour sur l'histoire nous a permis de mettre en lumière les deux temps de la réception du « sport » en Chine : associé à l'entreprise missionnaire de la YMCA et en concurrence avec d'autres pratiques corporelles (notamment japonaises et allemandes), le sport se heurta tout d'abord à bien des résistances. Ce ne fut que dans un second temps, avec le contexte nationaliste des années 1920 et la « redécouverte » de ses origines chinoises qu'il devint un mode légitime de l'exercice du corps. Il sera particulièrement intéressant de garder ces éléments en mémoire pour analyser la façon dont le passé sportif de la Chine sera présenté lors des jeux Olympiques de Pékin. •

Caractères chinois

gudai tiyu	古代体育
guocao tiyu	國操体育
xin tiyu	新体育

22. La valorisation de la tradition est visible dans l'attachement que porte la population à l'étude des classiques alors qu'elle s'intéresse assez peu aux nouvelles matières et à l'éducation corporelle. Voir sur ce point les études menées par C. Nguyen Tri à l'école de Nanyang ou par Xiao Hong-Planes dans les écoles du nord du Jiangsu. C. Nguyen Tri, *Les lettrés et la réforme éducative en Chine, Tang Wenzhi, directeur d'une école moderne (1907-1920)*, in A. Horiuchi, *Éducation au Japon et en Chine*, Paris, Les Indes savantes, 2006, p 119-146. Xiao Hong-Planes, *Éducation et politique en Chine, le rôle des élites du Jiangsu 1905-1917*, Paris, EHESS, 2001, p.198.
23. Wang Geng, *Gongong tiyuchang, Zhejiang sheng jiao yuting*, Hangzhou, 1931, in A. D. Morris, *Marrow of the Nation, a History of Sport and Physical Culture in Republican China*, op. cit., p. 106.
24. Guo Xifen, *zhongguo tiyu shi*, Shangwu yinshuguan, Shanghai, 1919, (réédité par la wenyi chubanshi, Shanghai, 1993).
25. Wang Geng est un ancien étudiant de Charles Mc Cloy qui a notamment occupé le poste de directeur de l'École normale de province de Shanghai. Hao Gensheng a été pour sa part étudiant à l'Université de Springfield aux États-Unis, directeur de la YMCA à Hankou, puis superviseur pour la YMCA en Chine. Il fut l'un des deux premiers Chinois à prendre part à l'organisation des troisièmes jeux nationaux en 1924, supervisés par la YMCA.